

Faites-moi lire, SVP!



PB-PP | BC 1757
BELGIË - BELGIQUE

Courcelles 1
N° d'agrégation : P 202127

Nouvelles

Mensuel de l'ASBL « Le Progrès »

(pas de parution en juillet) – Dépôt : 6180 Courcelles
Publication réalisée avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditeur responsable : Robert Tangre
Rue Julien Lahaut, 11 – 6020 Dampremy
Tél. : 071 30 39 12
Fax : 071 30 58 30
E-mail : robert.tangre@gmail.com
Banque : BE17 0682 0138 1121

Nouvelles

n° 233 – avril 2020

Histoire

L'armée belge des partisans armés
Un travail phénoménal
Nuit d'horreur.
Un enlèvement peu banal.
Contact avec les partisans liégeois

Société

Umberto Eco, 14 signaux pour reconnaître le fascisme
L'ADEME dit enfin la vérité sur les véhicules électriques
La lettre de Claude Demelenne à Stéphane Moreau: «Tes millions, c'est la cagnotte du peuple!»
Denis, la rue, l'humain et la poésie
Libres propos
A propos des accidents de travail
La chaudronnerie Dura à Fontaine-l'Évêque
Donald Trump, le droit international ? C'est qwè?
Facebook remplace la sûreté de l'État
Littérature: « Cyberminimalisme »

Nos activités de mai 2020

**LA SECURITE
AVANT TOUT**

**CETTE UNITÉ
A TRAVAILLÉ**

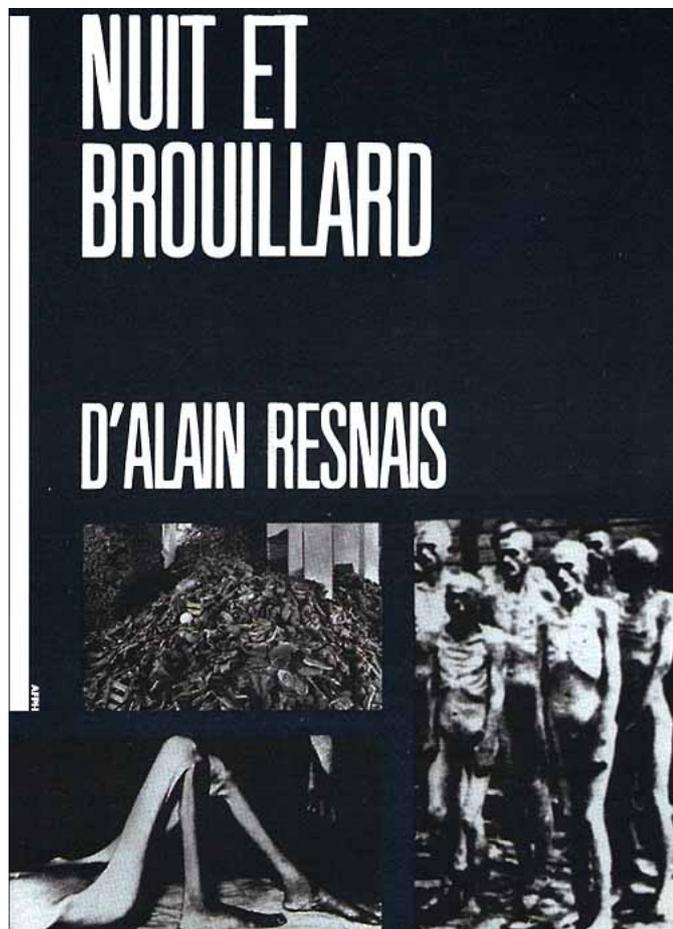
JOURS

SANS ACCIDENT.

**LES ACCIDENTS
NE SONT PAS
UNE FATALITÉ !**

HISTOIRE

L'ARMÉE BELGE DES PARTISANS ARMÉS



Vous aimez la radio Et vous vous extasiez devant votre récepteur dernier modèle. Il vous arrive d'adresser, une pensée aux artisans, aux ingénieurs qui ont réalisé cette merveille. Presque en même temps, vous entrevoyez les laboratoires où les spécialistes se penchaient tranquillement sur les essais Et les halls immenses où les appareils éclosent en série mécaniquement et le charme est rompu.

Au camp d'Esterweigen, en 1943, une quarantaine de forçats que nous connaissons déjà vivaient intensément un fol espoir. Ils allaient avoir un poste de radio. Oui, ces hommes classés N. N. (Nuit et Brouillard) exclus de tout rapport avec l'extérieur attendaient l'impossible. Et cela fut fait en une nuit, un homme entendit la voix si réconfortante. « Ici Londres. Vous entendez en ce moment... Un seul homme pouvait entendre mais tous étaient renseignés après.

Nestor Roland, technicien de Carnières venait de réaliser le miracle. Il avait doté d'un poste récepteur le camp des maudits, des hommes coupés de la

civilisation. Oh ! Un poste bien modeste s'il en fut ...

Le docteur Dumont de Bruxelles avait pu détourner quelques parcelles de produits pharmaceutiques. Ce fut l'origine du cristal de galène, l'âme du récepteur. Restait à construire le corps, l'ossature de l'engin phénoménal. On n'avait rien ni en matières premières, ni outillage et pourtant, on commença... Chacun reçut le mot d'ordre de rapprocher de la baraque toutes pièces métalliques si étranges fussent-elles.

Au moyen d'une lame de rasoir Roland découpa patiemment les pièces du châssis dans une vieille boîte à conserve. D'un invraisemblable assemblage de clous et de fils, il fabriqua son outillage : un fer à souder. Non pas un fer ordinaire ; il n'y avait pas de feu où le chauffer mais un fer à souder électrique avec son système d'adaptation pour la prise de courant.

Certains détenus travaillaient au dévidement de rouleaux de fils détériorés provenant des usines Philips de Hollande détruites par la R.A.F. Jour après jour, ces hommes apportèrent au technicien un bout de fil extraordinairement ténu, un tout petit bout de fil qui devait échapper à la fouille sous peine d'aliéner à jamais l'entreprise. Un travail délicat fut la soudure et le bobinage de tous ces déchets

Quelqu'un parvint à dénicher un vieil écouteur dont il retira le vibreur. On reste muet d'admiration devant le tour de force de Roland qui en fit des écouteurs pouvant se loger dans les oreilles.

Les camarades prêtaient leur concours dans la mesure de leurs capacités, de leur patience. Marnette, entre autres, transforma en bille minuscule un cube de fer qu'il usa à longueur de journées sur un vulgaire caillou.

Puis Roland procéda au montage de toutes ces pièces patiemment préparées. La soudure fut le seul mode d'assemblage employé. L'étain lui-même devait être détaché des joints de vieilles boîtes. Que de suppositions, que de tranches, que d'émotions aux essais.

Ici Londres.

Ne rêvait-on pas ? L'appareil qui venait de capter cette voix tenait tout entier dans une boîte à pâte dentifrice.

Tous les soirs, l'opérateur se mettait à l'écoute, les

Nouvelles

autres forçats, en cercle autour de lui, le protègent contre toute intrusion. ET ces hommes avides de nouvelles épiaient la réaction s'opérant sur les traits de leur camarade, à l'audition du communiqué. Et puis, l'homme répétait les messages que tous ces misérables recevaient comme un viatique. On en vint à penser aux hommes logés dans les autres baraques. Un bulletin fut rédigé mais il y avait là des malheureux de toutes nationalités. Des traducteurs d'occasion se mirent à la besogne et bientôt un véritable service de presse s'organisa entre les baraquements.

On peut dire que l'œuvre de Nestor Roland sauva la vie à des centaines de camarades. Chacun reprit courage. On n'était plus « N.N. ». On avait vaincu l'obstacle plus puissant qu'un mur de béton. On avait vaincu le vide.

Les Allemands s'aperçurent rapidement de la transformation qui s'opérait chez les prisonniers. Ils soupçonnèrent quelque chose. Peut-être un billet tomba-t-il entre leurs mains ? En tout cas, les perquisitions se multiplièrent, de plus en plus acharnées. Pas une planche, pas un chiffon n'échappèrent aux investigations et la petite boîte de savon au couvercle déformé garda son secret.

La réception et la propagation des nouvelles se poursuivirent normalement. Mieux, Roland construisit un petit appareil capable de brouiller les émissions dans un rayon limité. Et on arriva à ce paradoxe : les Allemands du camp ne pouvaient plus capter la moindre émission radio tandis que les détenus n'en perdaient pas une parole. La rage de boches s'en accrut. Ils redoublèrent de zèle dans leurs recherches et pratiquèrent des fouilles corporelles ignobles mais en vain. Cela dura jusqu'au départ de Kaischem. A la sortie du camp, une dernière visite fut opérée. Les pauvres bagages des misérables étaient intégralement passés en revue.

Un boche s'empara de la boîte de pâte à dentifrice emportée par Roland. A quoi peut-on comparer le courage du partisan regardant stoïquement le fruit de plusieurs mois de travail aux mains du soudard ? Et puis, le contenu de la boîte était une sentence de mort. Mais la méchanceté plutôt que le flair avait inspiré le boche. Sans même l'ouvrir, il jeta la boîte loin de lui en crachant : « Nicht seife ! (pas de savon). La mort dans l'âme, tous les hommes défilèrent à dix pas de leur trésor. Pauvre petite boîte de fer blanc. Qui pourrait dire ce qui en est advenu ? Rouillée sans doute, écrasée dans la boue, anéantie. Cette pièce aurait comblé l'envie de plus d'un conservateur de musée. Sans crainte d'être contredit, on pouvait la qualifier d'œuvre d'art. Et puis tant de malheureux avaient retrouvé en elle la parole qui les replaçait au

rang des hommes et leur apportait l'espérance, la vie. Douloureusement émus, ils s'en allèrent puis furent dispersés et enfin réunis de nouveau à Dachau où ils devaient être libérés. Là, se retrouvèrent de nombreux partisans armés : Nestor Roland, Marnette, Albin, Jules Brigonde et tant d'autres.

Des centaines d'hommes arrivaient de toutes parts, certains dans un état pitoyable. Le typhus exerçait ses ravages. Les médecins n'étaient pas en nombre suffisant. Le docteur Jeuniaux de Montignies n'était plus là, malheureusement. Déjà à Breendonck, il avait encouru la colère des Allemands en tenant tête au plus féroce des oberleutenants. Ce bandit avait lancé son chien sur le docteur et la bête s'était acharnée sur le malheureux innocent et désarmé. Les chairs déchiquetées pendaient en lambeaux sanguinolents et pourtant Jeuniaux eut la force d'affronter l'officier à qui nul n'osait adresser la parole. : « Monsieur, vous devriez rendre service à votre chien ».

« Quel service, rugit l'autre ? »

« Lui désinfecter les dents, il vient de mordre un prisonnier belge »

On ne sait pas si le boche comprit la leçon. Le docteur Jeuniaux fut ensuite déporté en Allemagne d'où il n'est pas revenu. Un mystère plane sur sa mort. Mais on vit un jour, les monstres achever à la mitraille un malheureux qui se débattait dans l'eau où ses bourreaux l'avaient précipité et ce soir-là, le bon partisan qu'était Jeuniaux manquait à l'appel.

On vit donc à Dachau les plus résistants parmi les prisonniers au service des Américains et secourir leurs camarades moins favorisés. L'entraide la plus fraternelle régnait sur ce qui fut le camp de la haine. Mais combien de ces rescapés ne seraient pas arrivés au terme de l'épreuve s'ils n'avaient pas eu l'appui reconfortant du petit récepteur radiophonique, chef-d'œuvre de l'homme sur la contrainte et le néant.

Nuit d'horreur.

Après Baligand, Michiels assumait le commandement des partisans du Centre puis vint le tour du commandant Labruyère. C'est de cette époque (hiver 1942-1943) que date l'une des plus tragiques aventures vécues par les partisans armés.

Le commandant national avait ordonné la destruction



d'une sous-station électrique à Solre-sur-Sambre, sous-station qui alimentait quelques industries lourdes de la région.

Le commandant Labruyère, chargé de la mission réussit à faire passer ses hommes à travers le réseau de gardes rôdant dans les parages. Fracturer la porte et se faufiler entre les appareils, cela ne fut qu'un jeu pour les partisans. Tout était prévu, calculé sauf l'intervention néfaste du destin aveugle. Au moment où le commandant Labruyère se baissait pour placer la charge explosive, il toucha de l'oreille un fil dénudé et tomba foudroyé. Cela se passa si rapidement que nul ne put réaliser sur le champ, rigueur de la fatalité. Un homme était là, étendu, mort et le fil toujours en place, inerte, insensible, matière aveugle et meurtrière, tendue comme une menace entre le cadavre et les vivants.

L'adjoint réagit le premier. On essaya de réanimer le malheureux commandant mais que pouvait faire la respiration forcée ou tout autre artifice sur un corps atteint jusque dans ses moindres cellules par le courant foudroyant. Après de longs et vains efforts, l'adjoint prit le commandement.

« Eclairez-moi bien ». Il se baissa calmement avec le maximum d'attention entre les câbles surnois. Ses mains ne tremblaient pas lorsqu'il déposa l'explosif au bon endroit. Il tira doucement sur la mèche comme pour s'assurer de la perfection du travail puis il se releva. Tous les partisans gardaient les yeux baissés, regardant alternativement le mort et la bombe. Que devaient-ils faire ? Emporter le malheureux ? Il ne fallait pas y songer. L'abandonner ? C'était laisser aux boches un premier indice. Les regards des partisans allaient alternativement du cadavre à la bombe. Il fallait coûte que coûte plonger dans le mystère cette opération malheureuse. Les yeux s'interrogeaient. Sans une parole, les têtes firent « oui », lentement comme à regret. Deux hommes soulevèrent le corps de leur chef et, en tremblant, cette fois le déposèrent doucement sur la ... Oh ! L'affreuse chose. On alluma la mèche et partit. Une fois dehors, ces hommes aguerris, rompus à tous les coups durs abandonnèrent toute retenue.

Avez-vous déjà vu un homme pleurer ? Et dix hommes ? Dix hommes sanglotant désespérément, laissant derrière eux leur chef bien-aimé pour qui n'importe lequel se serait offert.

Une femme attendait le commandant Labruyère et dix autres femmes, mères ou épouses attendaient les rescapés. Dix femmes allaient bientôt soupirer, enfin rassurées. Une autre allait sombrer dans le deuil affreux.

Les hommes marchaient voûtés, écrasés. L'explosion qui retentit loin déjà derrière eux leur poignarda le cœur mais en même temps réapparaissait la dure réalité. C'était la guerre, la guerre qu'ils n'avaient pas voulue et qu'ils devaient mener jusqu'au bout, fût-ce au prix d'un bain d'horreur !

Un enlèvement peu banal.



Le vent de l'adversité qui soufflait sur l'Armée des Partisans au cours de ce triste hiver freina, on le comprend aisément l'activité des courageux résistants. Un mois ne s'était pas écoulé que déjà le sabotage reprenait avec intensité. A Charleroi, l'Etat-Major local avait été rapidement reconstitué et les nouveaux chefs s'efforçaient à se montrer dignes de leurs anciens. La flamme allumée par Thonet, Michiels et les autres n'était pas près de s'éteindre. La lutte du pauvre diable contre la brute continuait. La raison et la nécessité ont, seules, droit aux exigences ; elles seules créent le devoir. La force et l'abondance, usant de mille stratagèmes, agitent ce mot pour cacher la soumission.

Pauvres masses dans l'erreur qui confondez trop souvent ces mots : patriotisme et servitude, devoir et contrainte ; pensez aux partisans se donnant librement pour leur cause, pour notre cause à tous.

Nouvelles

Beaucoup sont morts, rançon de cette liberté qu'ils revendiquaient non seulement pour eux-mêmes mais pour tous les hommes, nos frères. La petite histoire que voici prouvera l'altruisme de nos farouches combattants car n'est-ce pas le véritable amour du prochain que celui qui vous pousse à risquer votre vie pour un inconnu, un étranger.

Après avoir remis sur pied les groupes de Charleroi et du Centre, Baligand fut appelé à Bruxelles où tout ne tournait pas rond dans tous les secteurs. Le partisan carolorégien eut l'occasion de participer là-bas aux préparatifs d'une expédition qu'on qualifierait volontiers d'originale. Disons tout d'abord qu'il existait à Bruxelles un groupe mobile de partisans, une poignée d'hommes triés sur le volet, prêts à toutes missions urgentes ou peuvent nécessiter un long déplacement. C'est avec ceux-là que notre ami coopéra à la réalisation d'un plan aussi audacieux qu'humain.

Aux confins du Brabant et du Limbourg, un accident de chemin de fer aux causes mal définies avait immobilisé un train de prisonniers juifs en route pour l'Allemagne. Les nazis avaient transféré les malheureux déportés dans un autre convoi sauf huit d'entre eux qui, blessés, furent hospitalisés à Tirlemont. Jusque-là, rien d'anormal mais quelques jours plus tard alors que les blessés n'étaient pas rétablis, on apprit que les Allemands avaient ordonné de les arracher à leurs lits de souffrance et de les embarquer aux camps renommés. Cela signifierait la mort sans rémission pour ces hommes affaiblis d'avance.

Mais les partisans étaient là et le 5 mai 1943, veille du jour choisi par les boches pour commettre ce nouveau crime, le groupe des P.A. fut alerté en vue de devancer l'ennemi et de libérer les prisonniers juifs le soir même. Il s'agissait d'opérer avec circonspection car selon certains renseignements fournis par le Front de l'Indépendance, un traître s'était glissé dans les rangs des patriotes. L'affaire fut donc mise au point mais ne fut pas communiquée aux hommes qu'à la dernière minute.

En premier lieu, il fallait se procurer le matériel de transport. Quelques Kollaborateurs avaient été repérés. On allait réquisitionner chez eux les autos indispensables pour mener à bien l'expédition. A l'heure fixée, une dizaine de groupes de deux ou trois hommes entrèrent en action en différents endroits de la capitale. Ils se présentèrent chez les intéressés, se firent ouvrir les portes des garages et empruntèrent sans façon les véhicules en bon ordre. En d'autres cas, ils arrêtèrent en pleine rue certains embochés de marque. Sous la menace des revolvers, on les pria de descendre et on les avertit qu'ils resteraient surveillés après le départ de leur auto. On leur enlevait ainsi



toute intention de donner l'alerte immédiatement.

Une voiture de la Croix-Rouge fut emmenée en renfort. Son entrée dans la formation mérite d'être signalée. Un coup de fil commanda l'urgence en prétextant un accident grave prétendument arrivé à un carrefour assez retiré. Le chauffeur et l'infirmier qui l'accompagnait se regardèrent avec étonnement. La tranquillité régnait là ils avaient cru ne rencontrer que plaies et bosses. N'y avait-il pas erreur ? Avait-on déjà emporté les victimes ? On allait pouvoir se renseigner auprès de ces deux passants ... N'entendant pas la question, les nouveaux venus montèrent sur les marche-pieds, entrouvrirent leur veston et, découvrant légèrement leur revolver, ils dirent sans élever la voix :

« Nous avons besoin de vos services. Compris ? »

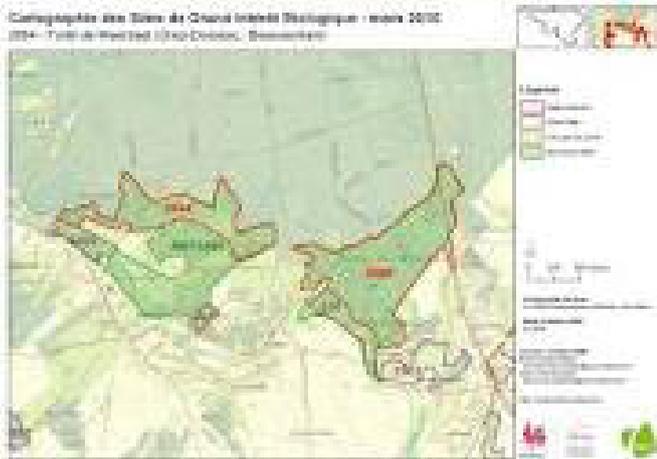
Compris. Montez »

Et la voiture d'ambulance brûlant la route à travers la plaine brabançonne fila vers le rendez-vous. Tout avait été calculé soigneusement et les ordres exécutés selon l'horaire établi. Pour parer à une éventuelle trahison,

Nouvelles

l'arrivée à Tirlemont, tout d'abord fixée à 19 h, eut lieu à 18 h 30. Les religieuses et les infirmières prévenues à temps avaient préparé les vêtements et autres effets personnels des blessés. Aucune garde hostile autour de Juifs car les Allemands étaient loin d'envisager leur évasion. En quelques minutes, les malheureux furent embarqués. Leur pâleur et le tremblement qui les agitaient témoignaient leur émotion dans la liberté miraculeusement retrouvée.

Les religieuses trottaient, faisaient de leur mieux pour assurer le confort des sortants. Contraste frappant que ces mains frêles et secourables en face des traits durcis des partisans. Une sœur et un patriote se penchèrent en même temps sur un blessé, les grains d'un chapelet rebondirent contre une mitrailleuse. Il y avait des hommes à sauver, des hommes de religion étrangère et tous, chrétiens ou athées volaient à leur secours. Pourquoi les hommes ne restent-ils pas unis, toujours comme en ces heures mémorables ?



A 19 heures, la première voiture reprit le chemin de la capitale. Là et dans la banlieue, des retraites sûres attendaient les évadés et tout était paré pour leur donner les meilleurs soins. Les départs se succédèrent à intervalles plus ou moins longs afin de ne pas tirer l'attention qu'une colonne serrée n'aurait pas manqué d'éveiller. De plus, les véhicules devaient emprunter des itinéraires différents. Tout marchait de façon inespérée. A 19 h 15, une seule voiture restait dans la cour de l'hôpital. Son équipage, cinq partisans résolus formaient l'arrière-garde. La dernière voiture de blessés disparut au tournant. Le conducteur de l'auto protectrice lâcha doucement la pédale d'embrayage. C'était fini, mission terminée. On rentra

Oh ! Un essaim d'uniformes gris, là, au milieu de la route. Avertis trop tard, les boches avaient manqué le convoi mais ils en isolaient la dernière voiture. Gesticulant et hurlant des ordres incompris, ils barraient la route.

A bord de l'auto, on se concertait :

« Ralentis légèrement.

Baissez -vous le plus possible, qu'ils ne voient que le chauffeur

Vos mitraillettes sont prêtes ?

Attention, on y va ! »

Un vrombissement déchaîné, un crépitement des crécelles meurtrières et l'auto fonça au travers de la masse grouillante de feldgraü. Ce fut affreux. Dans un charivari d'hommes hurlant de douleur et de rage, d'os broyés ou d'armes brisées, de casques rebondissant sur la chaussée, l'auto passa.

Douze Allemands : sept tués et cinq blessés restaient étendus sur la route dans un sillage sanglant. Les autres s'étaient ressaisis et faisaient feu de toutes leurs armes sur l'auto zigzaguant dans une course effrénée. Pas un partisan ne fut atteint mais le réservoir criblé de balles et les pneus crevés obligèrent les vainqueurs à ralentir l'allure. Ils roulèrent cahin-caha sur une distance de deux kilomètres environ. Les boches étaient hors de vue, nos hommes abandonnèrent la voiture au bord du fossé, s'élançèrent à travers champs puis gagnèrent le bois le plus proche en direction de Bierbeek.

Quand ils atteignirent la forêt de Merdael la nuit tombée, les braves partisans composant l'arrière-garde étaient sauvés mais pas au bout de leur peine. Il leur fallut marcher toute la nuit, éviter les villages et les routes fréquentées pour rejoindre la capitale où les blessés et leurs libérateurs se trouvaient en sécurité depuis longtemps.

Et dire que des gens tremblaient à l'idée d'accueillir un réfractaire ou même d'écouter les émissions de la B.B.C., le soir dans une chambre bien close et bien chauffée

CONTACT AVEC LES PARTISANS LIÉGEOIS

Baligand séjourna pendant un mois à Bruxelles. C'est-à-dire jusqu'au jour où les choses reprirent leur cours normal. Spécialiste de l'organisation et surtout du regroupement des unités dispersées, il

Nouvelles



fut ensuite dépêché à Liège. Il s'agissait d'y mettre au point un système d'attaque englobant les deux provinces voisines : Liège et le Luxembourg.

Malheureusement le commandant du groupe opérant dans la Cité ardente fut arrêté au moment où Baligand se mettait en route pour le rencontrer et on ne put avertir à temps notre ami de cette nouvelle adversité. La première entrevue devait avoir lieu proximité du cimetière de Robertmont et c'est d'un air guilleret que Baligand sortit du trolleybus à l'arrêt le plus proche de l'endroit convenu.

Habitude ? Manie de suspecter tout et tout ? Le partisan, d'un regard inquisiteur enveloppa les alentours Son œil exercé eut tôt fait de constater quelque chose, un petit rien qu'un homme moins averti n'eut même pas remarqué. A un coin de rues, trois individus, mains dans les poches, bavardaient le plus innocemment du monde, semble-t-il. Mais Baligand avait remarqué qu'une préoccupation sérieuse le tenait en haleine. « Tiens, tiens, bizarre, justement au point où je débarque ».

Soupçonneux à l'extrême, depuis les pénibles aventures que nous avons relatées, le patriote ne s'effraya pas quand même pas et c'est d'un pas plein d'assurance qu'il s'engagea dans la rue. Nom d'un chien, de l'autre côté, cent mètres plus loin, encore deux hommes ! Ce n'était pas le moment

d'hésiter ; pourtant notre ami appréhendait le pire. La trahison avait-elle fait ses ravages dans le pays de Liège ?

Se maîtrisant, simulant la plus entière indifférence, Baligand dépassa le premier groupe..., puis le second... Dix pas ... vingt pas... Cette fois, pensa le patriote s'ils veulent s'approcher, je cours le grand jeu et je suis sûr de les battre en vitesse.

Hélas, il s'aperçut bien vite de la fragilité de ses illusions. Là, trois nouveaux factionnaires. Car c'étaient bien des factionnaires qui venaient de tourner imperceptiblement la tête de son côté. Et plus loin, d'autres silhouettes se dessinaient. « Cette fois, je suis pris, se dit amèrement notre ami ». Il se tint prêt pour la grande aventure.

C'est alors qu'il vit venir à sa rencontre une femme qu'il connaissait comme une ardente partisane et qui était accompagnée d'un inconnu. Prudemment, Baligand passa son chemin en feignant d'ignorer complètement le couple car il venait d'envisager la possibilité d'un piège dont la femme serait l'appât. Peut-être, les boches l'avaient-ils arrêtée pour l'accompagner ensuite en la tenant sous les plus terribles menaces.

Mais la partisane aborda franchement Baligand et lui présenta son compagnon : « L ..., commandant en second. Il remplace le chef qu'une malencontreuse affaire a jeté dans les griffes de la Gestapo. » Baligand en demeura bouche bée. Tout s'expliqua.

Après l'arrestation du commandant, l'adjoint qui avait connaissance du rendez-vous, décida de prendre la place de son chef. Mais ce dernier, peut-être vaincu par la torture pouvait avoir parlé... En conséquence, L ... avait jugé bon de s'entourer de toutes les précautions.

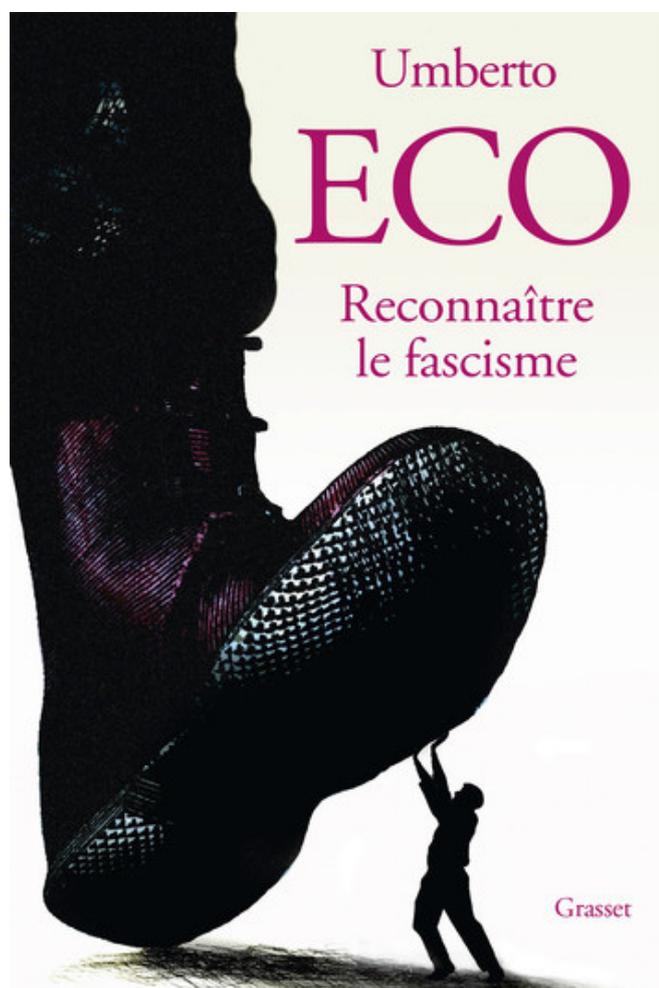
Il savait que le visiteur attendu représentait un rouage important de l'organisation et que les nazis pouvaient avoir établi une souricière. Aussi avait-il voulu assurer la sécurité de son hôte de marque. C'est pourquoi, il avait réuni une poignée de ses partisans, dix-huit, au total et les avait échelonnés sur le parcours que devait suivre Baligand pour se rendre au lieu fixé par le commandant malchanceux. En somme, l'affaire qui avait débuté par un serrement de cœur se termina le mieux du monde dans la promesse d'une collaboration amicale et fructueuse. Mais Baligand devait se souvenir longtemps de cette prise de contact avec les partisans liégeois.

A suivre : « Dans la région liégeoise ».

SOCIÉTÉ

UMBERTO ECO, 14 SIGNAUX POUR RECONNAÎTRE LE FASCISME

En 1995, Umberto Eco publiait dans la New York Review of Books un essai intitulé *Ur-Fascism*, adapté d'un discours qu'il avait tenu à la Columbia University : il y revenait sur son expérience personnelle du fascisme italien et avançait une grille d'analyse des signes avant-coureurs du basculement d'un régime politique vers le fascisme.



Le culte de la tradition. Il ne peut y avoir de progrès dans la connaissance. La vérité a été posée une fois pour toutes, et on se limite à interpréter toujours plus son message obscur.

Le conservatisme implique le rejet du modernisme.

En conséquence, la culture est suspecte en cela qu'elle est synonyme de réflexion.

Le fascisme éternel ne peut supporter une critique analytique. L'esprit critique opère des distinctions. Le désaccord est trahison.

En outre, le désaccord est synonyme de diversité. Le fascisme éternel se déploie et recherche le consensus en exploitant la peur innée de la différence et en l'exacerbant. Le fascisme éternel est raciste par définition.

Le fascisme éternel puise dans la frustration individuelle ou sociale. C'est pourquoi l'un des critères les plus typiques du fascisme historique a été la mobilisation d'une classe moyenne frustrée, une classe souffrant de la crise économique.

Aux personnes privées d'une identité sociale claire, le fascisme éternel répond qu'elles ont pour seul privilège, plutôt commun, d'être nées dans un même pays. C'est l'origine du nationalisme.

Les partisans du fascisme doivent se sentir humiliés par la richesse ostentatoire et la puissance de leurs ennemis.

Pour le fascisme éternel, il n'y a pas de lutte pour la vie mais plutôt une vie vouée à la lutte. Le pacifisme est une compromission avec l'ennemi.

L'élitisme est un aspect caractéristique de toutes les idéologies réactionnaires.

Dans une telle perspective, chacun est invité à devenir un héros.

Le fasciste éternel transporte sa volonté de puissance sur le terrain sexuel. Il est machiste (ce qui implique à la fois le mépris des femmes et l'intolérance et la condamnation des mœurs sexuelles hors normes, comme l'homosexualité).

Le fascisme éternel se fonde sur un populisme sélectif. Étant donné que des êtres humains en grand nombre ne peuvent porter une Volonté Commune, c'est le Chef qui peut alors se prétendre leur interprète.

Le fascisme éternel parle la Novlangue. Elle se caractérise par un vocabulaire pauvre et une syntaxe rudimentaire, de façon à limiter les instruments d'une raison critique et d'une pensée complexe ...

L'ADEME dit enfin la vérité sur les véhicules électriques

L'ADEME (l'Agence de la transition écologique) a publié son bilan sur les impacts environnementaux des véhicules électriques. La voiture électrique réduit très peu les émissions de CO₂ - à moins d'être alimentée en électricité nucléaire ; elle consomme beaucoup de ressources rares : le résultat est loin du miracle annoncé.



Pas de gaz d'échappement toxiques pour le véhicule électrique certes, mais sa fabrication consomme beaucoup plus de ressources fossiles et rares que celle d'un véhicule essence ou diesel. A elle seule, la batterie consomme le plus de ressources minérales et représente la moitié de l'énergie consommée. Les progrès techniques ne devraient guère changer ce bilan à l'horizon 2020...

Un véhicule électrique et un diesel consomment au total autant d'énergie primaire l'un que l'autre (un peu plus pour une voiture à essence) : ainsi, pas d'économie d'énergie à attendre de la voiture électrique. La fabrication du véhicule représente 20 % du total dans le cas du diesel, et 37 % pour l'électrique.

Et l'impact sur le climat ? Tout dépend de la source d'électricité

Avec l'électricité allemande, issue à plus de 40 % du charbon, un véhicule électrique émet à peu près autant de CO₂ qu'un véhicule diesel sur 100 000 km, ou 10 % de moins s'il roule 150 000 km, en admettant qu'il n'y ait pas besoin de changer de batterie entre-temps (ce qui reste douteux).

Le bilan est un peu meilleur pour le véhicule électrique dans d'autres pays d'Europe, vu la nature de leur électricité. Mais pour trouver une vraie différence,

il faut venir en France. Avec 76,5 % d'électricité nucléaire en 2012 (74 % en 2020, selon le scénario de l'ADEME), le véhicule électrique émettra 55 % de CO₂ en moins sur 150 000 km. Le véhicule électrique ne vaut donc que par le nucléaire. Mais pourquoi pas les énergies renouvelables ? Parce qu'il est déjà très difficile de remplacer l'électricité existante par des renouvelables, comme le montre l'exemple allemand, sans avoir en sus de nouveaux usages à couvrir.

Pour les Amis de la Terre, la voiture électrique appuyée sur le nucléaire n'est pas une solution acceptable. Les risques du nucléaire, le problème de ses déchets, l'impact sur les pays producteurs d'uranium sont absents de l'étude de l'ADEME.

De plus, la «solution de mobilité» offerte par le véhicule électrique ne tient pas la route. Selon le scénario de base de l'ADEME, une voiture électrique est un véhicule urbain (compte tenu de l'autonomie limitée des batteries), qui roule 150 000 km en 10 ans de vie, soit 40 km par jour parcourus en voiture en ville. Ce n'est pas un usage efficace et cela relève en soi du gaspillage. La vraie solution existe : les transports en commun et les circulations actives.

D'un côté, il doit y avoir des véhicules partagés, auxquels chacun peut recourir de façon épisodique quand une voiture est vraiment utile : taxis, autopartage. Pour un usage urbain quotidien, les transports en commun et le vélo sont la seule solution soutenable. Ils permettent, sans innovation technologique majeure, sans prise de risque sur l'environnement et la santé, de réduire les impacts de nos déplacements d'un facteur 4 dans les délais rapides exigés par la transition écologique.

JEAN-FRANÇOIS PATINGRE

(Extrait des Amis de la terre)

LA LETTRE DE CLAUDE DEMELENNE À STÉPHANE MOREAU: «TES MILLIONS, C'EST LA CAGNOTTE DU PEUPLE!»

Militant de gauche, ardent défenseur de la social-démocratie, Claude Demelenne confesse toute sa révolte à l'adresse de son ancien « camarade »,

ex-CEO de Nethys, qui a perçu plus de 11 millions d'euros d'indemnités.



Salut Stéphane,

Tu permets que je te tutoie. En souvenir de nos combats communs. Car nous sommes des ex-camarades. Nous ne nous sommes croisés qu'une fois. Mais je m'en souviens comme si c'était hier. C'était il y a un peu moins de dix ans, lors d'une réception de Nouvel An du PS liégeois. Tu en étais, à l'époque, l'un des piliers. Journaliste « de gauche », je n'ai jamais mis mon drapeau en poche. Ni ma proximité idéologique avec la social-démocratie. Bref, nous appartenions à la même famille.

« Le PS liégeois ? Des pleutres ! »

Lors de notre brève rencontre, je t'ai trouvé rayonnant. Tu avais quelques raisons d'être fier de toi. Tu étais le patron de Tecteo, « la plus grande intercommunale du monde ». Ce n'est pas rien. Tu étais la preuve que l'ascenseur social fonctionne encore. Tu viens d'un milieu populaire ; tu es devenu un capitaliste rouge, sans complexe ni tabou. Bravo l'artiste !

Cher Stéphane, cette réception du Nouvel An était très réussie. Je t'ai trouvé très à l'aise. Les petits fours étaient excellents. Le champagne coulait à flot. Tu étais tout sourire aux côtés de ton pote Jean-Claude Marcourt. Un vrai camarade, celui-là. Pas comme ces pleutres du PS liégeois qui t'ont laissé tomber au premier froncement de sourcils du Boulevard de l'Empereur. Pas comme Laurette Onkelinx, qui a trouvé ton salaire « indécent ». Toi aussi, comme Laurette, tu

viens du peuple, tu as connu les fins de mois difficiles. Elle ne peut pas te reprocher d'économiser pour tes vieux jours.

« Elio est un gagne-petit »

Mais je repense à Jean-Claude Marcourt. Je me rappelle, il était furieux contre Laurette, qui avait eu des mots méchants à ton égard. « Il n'y a pas de problème Moreau », a déclaré solennellement Jean-Claude. Sa disgrâce a commencé ce jour-là. Elio était fou de rage contre Jean-Claude. Au fond, Elio est un gagne-petit. Cher Stéphane, tu n'as jamais compris comment un fils de prolo comme Elio, a pu, tout au long de sa brillante carrière, se contenter d'un modeste salaire de député, ou de ministre.

Ces dernières années, je t'ai un peu perdu de vue. Mais j'ai suivi de près, dans la presse, ta fulgurante trajectoire. Surtout financière. J'étais fasciné. Enfin, un capitaliste rouge qui s'assume. Enfin un camarade qui est copain comme cochon avec les plus grands capitaines d'industrie. C'est important, d'avoir des copains. Surtout quand on a des soucis. Et des soucis, cher Stéphane, tu en as eu, et pas des moindres, depuis notre furtive poignée de mains. Comme disait Chirac, « les emmerdes, ça vole toujours en escadrille ».

« Il faut défendre tes acquis sociaux »

A propos d'emmerdes, l'une des pires fut l'odieuse remise en cause de tes acquis sociaux. En gros, tu gagnais un petit million d'euros par an. Pas mal, mais pas de quoi plastronner parmi ta bande de copains, Francois Fornieri, Pol Heyse et les autres. Des vrais ambitieux, ceux-là. Prêts à tout pour gagner des millions. Tes modèles. Pas Jaurès, faut pas rigoler. Fornieri ! Encore un fils du peuple – petit-fils de mineur – qui a pris sa revanche. Fier de rouler en Ferrari. Sa société, Mithra, tourne autour d'une valorisation boursière d'un milliard. Là, cela devient sérieux. Et toi, Stéphane, tu as des étoiles plein les yeux.

Mais reparlons de tes acquis sociaux. Tes anciens camarades ont fait voter un décret qui rabote ton salaire. Des jaloux ! Tu gagnais un petit million par an, plouf, tu devras te contenter d'un ridicule 245.000 euros. Une misère. J'étais triste pour toi. Et même un peu révolté. Je n'ai pas entendu la FGTB protester contre cette agression caractérisée contre le monde du travail. Les syndicats ne sont plus ce qu'ils étaient. Tous vendus au Boulevard de l'Empereur.



« Bien dodu, ton lapin ! »

L'autre jour, je t'ai regardé à l'émission dominicale de Pascal Vrebos, sur le plateau de RTL-TVI. Tu t'es présenté en victime, et tu as eu raison. Quel honnête travailleur accepterait sans chialer qu'on divise par quatre le montant de son salaire ? J'étais effondré. L'espace de quelques secondes, tu m'as fait pitié. Licencié sans indemnité, ont même réclamé certains. Quelle indécence ! Mais j'ai vite vu dans ton regard que tu ne céderais pas aux chiens, ni aux envieux. J'en étais certain, tu allais sortir un lapin de ton chapeau.

Bien dodu, le lapin. Le Soir l'a révélé, tu es parti avec la caisse. Enfin, une partie de la caisse : 11,6 millions. Beau pied-de-nez aux médiocres qui doutaient de ton esprit visionnaire pour Liège et accessoirement pour ta modeste personne.

« L'homme le plus haï de Belgique »

Evidemment, les journalistes, les donneurs de leçons et tes ex-camarades – qui t'ont même exclu du Parti – ont excité le petit peuple contre toi. Tu es devenu l'homme le plus haï de Belgique. Le gouvernement wallon, noyauté par les gauchistes et les syndicalistes, a déposé des plaintes en justice. La justice de classe va encore frapper, je le crains. Les juges vont s'acharner contre toi, parce que tu es un enfant de la classe ouvrière. Le nouveau président du PS, ce Magnette que tu n'as jamais pu piffer, trop intello, trop doctrinaire, ne sera pas le dernier à dresser les potences.

Ils vont tous te laisser tomber. Même Jean-Claude Marcourt, qui n'a pas encore pris le temps de te téléphoner entre deux séances du parlement wallon. Dans la presse, il se dit « choqué » par tes millions. Sans doute vise-t-il un poste dans le futur gouvernement fédéral. Pour ma part, cher Stéphane, je reste solidaire. Tu peux compter sur moi. Dès aujourd'hui, je mobilise mes amis de gauche et même d'extrême gauche, toujours prêts à pétitionner pour défendre la veuve et l'orphelin. J'ai trouvé un titre sympa pour notre pétition : « Il faut sauver le soldat Moreau ». Ou si tu préfères : « Pas touche aux millions de Moreau ». Les vrais socialistes vont enfin se compter. Tes millions, cher Stéphane, c'est la cagnotte du peuple, je sais qu'ils sont chez toi en lieu sûr. Continue le combat, cher Stéphane. Venceremos !

Claude Demelenne, essayiste, auteur de plusieurs ouvrages sur la gauche.

Extrait du *Soir*

DENIS, LA RUE, L'HUMAIN ET LA POÉSIE

« J'appartiens à la rue », un livre de Denis Uvier et Marcel Leroy. Il n'y a peut-être qu'à Charleroi qu'on peut sortir un livre comme ça. Un livre qui raconte une histoire simple, une histoire pleine d'humanité, une histoire pleine de poésie. C'est l'histoire de Denis, ex sans-abri devenu éducateur de rue.

L'histoire simple, c'est l'histoire de Denis Uvier.

Nouvelles

Denis a été sans-abri dans sa jeunesse, il est devenu éducateur de rue à Charleroi. Depuis plusieurs dizaines d'années, il est une figure de la ville. Il travaille pour et avec les sans-abris. J'écris « sans-abri », car c'est ainsi qu'on les appelait encore dans les années 1980 et début des années 1990. On préfère aujourd'hui les appeler SDF, Sans domicile fixe. Sans domicile plutôt que sans-abri. « Sans domicile », des mots de l'administration, « sans-abri », mot qui exprime la détresse d'une situation.

Le plein d'humanité

L'histoire pleine d'humanité, c'est Denis qui, après un parcours difficile, s'en est sorti avec l'aide d'associations comme le MOC, la CSC, la FUNOC. Et surtout, surtout, avec l'aide de Paul Trigalet, le « père » en quelque sorte. Paul Trigalet, prêtre-ouvrier, autre figure de Charleroi. Paul Trigalet, un militant pour le logement pour tous et toutes, mais pas seulement. Paul Trigalet était aussi un militant de l'éducation populaire, de l'éducation permanente. L'éducation permanente que l'on peut définir comme « ni la culture pour tous, ni la culture pour chacun, mais « la culture par chacun et avec chacun pour le développement de tous. » Et Denis a hérité cela de son «père» Paul. Denis

écrit :

(...)

Merci à Paul Trigalet qui deviendra

À perte de vue et pour toujours,

Père et maître spirituel, le temps d'une vie

Le plein de poésie

Le livre J'appartiens à la rue est comme l'histoire de Denis, plein de poésie. Car Denis écrit, écrit beaucoup. Tous les jours ou presque sur sa page Facebook, il publie de longs poèmes. Denis fait parfois des fautes d'orthographe, mais ça, Denis s'en fout. Pour qui l'a déjà entendu, Denis sait manier le verbe et sa verve est aussi poétique. Ses longs poèmes sont sur la vie des sans-abris, sur la douleur ou l'injustice. Des poèmes lucides, réalistes, sur ce monde dur et violent. Ainsi sur les sans-abris qui peuvent parfois être aussi des voleurs :



Nouvelles

Toi qui dehors passes la nuit

(...)

Tu regardes les lumières

Ah, le chemin noir sous l'orage

Ébloui, tu sors, t'amuses

Si lumineux au midi de l'été

La nuit tous les chats sont gris

Il ne frémira plus sous tes pas

Idem pour les sans-abris

(...)

Ils recherchent leur proie

Poussés par le besoin de manger

Boire ou fumer, de se droguer aussi

C'est toi leur proie peut-être

Car tu serais le seul moyen

De prendre le droit de s'amuser

Un extrait d'un autre poème où c'est le Denis militant contre toutes les injustices qui parle :

(...) J'ai regardé se lever l'Europe des luttes

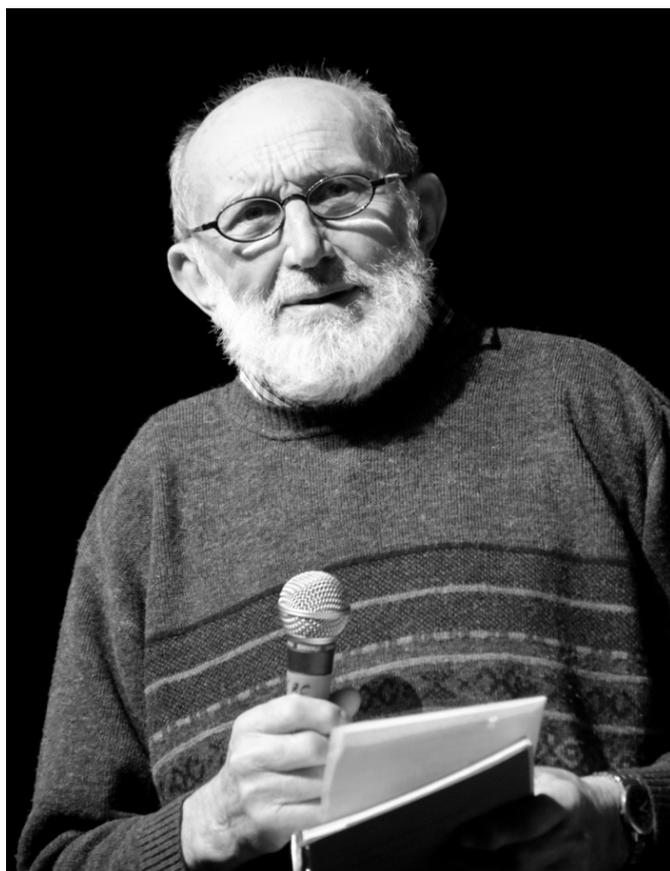
Hommes et femmes sans-abris, sans-papiers

Surtout sans voix

Minimexés, chômeurs, ouvriers, (...)

Haïku

La vérité de Denis, de son combat, il l'exprime bien avec sa poésie. Denis écrit de longs poèmes, oui, et pourtant, souvent, quelques vers de ces longs poèmes ressemblent à un haïku. Le haïku est un petit poème japonais qui parle de l'insaisissable, du côté éphémère des choses. Lisons Denis :



Abbé Paul Triganet

Lisons-le encore :

(...)

Pour qu'un jour sur un terrain très vague

Enfin je te trouve dans ces grands lointains

Et te demande pourquoi jamais

Tribunal du travail.» la Fredis s'adresse bien sûr aux proches. Si la victime vit seule, il n'y a pas de conseils à suivre. Par contre, l'employeur possède une armada d'avocats et de comptables pour défendre ses propres intérêts

Mais Le Soir évoque également tous ces travailleuses et travailleurs à domicile, tels infirmières, aides-soignantes, aide-ménagères, chauffeurs... qui meurent sur la route, les cas les plus difficiles à traiter. Que dire de cette société qui s'individualise de plus en plus où le collectif disparaît peu à peu pour céder la place aux travailleurs en voie d'«uberisation» ...`

Freddy Guidé

LA CHAUDRONNERIE DURA À FONTAINE- L'EVÊQUE



A la fin des études primaires à l'école communale de Leernes se posait la question de mon avenir scolaire. Mon père, un ouvrier flamand, prit conseil auprès d'un voisin flamand comme lui, père d'un fils de mon âge et dans le même cas que moi. Mon père travaillait aux AMS (Aciéries Minières de la Sambre). Pour la plupart, en ces temps-là, l'usine c'était l'avenir. J'habitais à la cité de Leernes où vivait essentiellement une population ouvrière. Mes parents firent peu de cas des résultats du Centre d'Orientation Professionnelle. Ils décidèrent de m'inscrire à l'école professionnelle de l'IET au boulevard du Midi, où j'entrais en première technique pour apprendre le métier d'ajusteur. J'avais baigné dans un monde anticlérical et je mettais les pieds dans une école catholique pour la première fois. La religion catholique faisait d'ailleurs partie des cours (je ne comprenais pas en quoi cela était utile pour mon avenir professionnel). Ce cours était dispensé par un curé en soutane dont le nom m'échappe. Il avait été nommé préfet de l'école et venait tout droit du Congo qui avait acquis son indépendance. Il enseignait

la religion avec une méthode pédagogique qu'il avait ramené de notre ancienne colonie. Il était courant de finir le cours à genoux sur l'estrade avec les bras en l'air. Je le revois encore : chauve, arborant des lunettes sombres lui donnant un air sinistre... Puis venait le cours d'ajustage, ma bête noire. A cette école je m'étais fait des amis dont Daniel Leroy qui avait rapidement quitté l'école pour travailler dans un atelier. Il m'incita à en faire autant. «Tu limeras, certes, mais tu recevras un salaire et te payeras une mobylette comme la mienne.» Je suivis son conseil et aux vacances de Pâques 1962, une affiche collée sur la porte «recherche manoeuvre» aux établissements Duro, rue des Crocheux à Fontaine-l'Evêque, un atelier qui fabriquait des chaudrons de cuivre destinés à lessive. Je présentai mes services et je fus embauché sur le champ pour un salaire horaire de 12 francs belges (environ 30 cents). J'étais âgé de 14 ans, l'âge légal pour commencer à travailler. Le patron, Monsieur Duriaux, que les ouvriers appelaient «El Dur» me dit vous commencerez lundi... Le lundi en question, je partis de la maison pour me rendre à la rue des Crocheux chez Duro avec Roger Dumortier, mon premier camarade de travail. Il était Français originaire de Saint-Amand-les-Eaux. C'était un voisin et lui aussi travaillait chez Duro où il montait des lessiveuses électriques, la Duro électrique. Mais en ce temps la lessive se faisait encore dans des chaudrons de cuivre, un travail harassant et pénible...

À l'arrière des maisons de la cité de Leernes et au milieu du potager se dressait la buanderie, un cabanon en brique où les ménagères lessivaient. C'était le jeudi que toutes procédaient à cette tâche. Par beau temps, on sortait le matériel dans la cour bétonnée. C'était la même chose pour le nettoyage de la maison. Les femmes ne nettoyaient pas, elles «faisait leur samedi» simultanément. Parfois, pour des raisons d'opportunité, l'une ou l'autre ménagère procédait au nettoyage de la maison un vendredi, elle avait quand même «fait son samedi».

Pour la lessive, on mettait le linge à bouillir dans un grand chaudron de cuivre et posé sur un bec alimenté par une bonbonne de gaz butane. Les femmes y rappaient une brique de savon «Sunlight» puis à l'aide d'un bâton blanchi par l'usage touillaient le linge jusque à ce qu'il soit propre. Chez nous, comme dans la plupart des familles, lorsqu'il faisait beau temps, après avoir été essoré, le linge était étalé sur l'herbe et pendu dehors sur des cordes à linge. La cité ressemblait à un vaste navire muni de vêtements qui flottaient au vent en guise de voiles.

Ma première tâche aux Etablissements Duro consistait à forer un trou dans les pieds en fonte des brûleurs à gaz, un travail répétitif dans un vacarme indescriptible. J'étais loin d'imaginer que le travail tel que me le



relatait mon ami Daniel mais néanmoins je rêvais à mon futur salaire, certes pas bien lourd mais suffisant pour alimenter mes fantasmes. Le voisin de l'Atelier Duro était le vendeur de mobylette «Marchandise». Les vélomoteurs étaient très, très en vogue auprès de la jeunesse dans les années 60 ! Chaque jeune voulait en posséder une...

Au bout de 15 jours de travail je perçus ma première paye, la quinzaine disait-on... Je rentrais à la maison avec mon premier pécule, fier comme Artaban. L'enveloppe était légère mais enchantait mon père. Désormais, à ses yeux, j'étais devenu un homme ! D'ailleurs, le soir après le repas, il me tendit une cigarette et me l'alluma. Ma mère récrimina : «Tu ne vas tout de même pas faire fumer le gamin ? Ce n'est plus un gamin répondit-il, c'est un homme maintenant». En quinze jours de travail et une paye, j'avais changé de statut.

Je m'habituais peu à peu chez Duro. Après quelques mois, je fus rapidement initié à toutes les tâches nécessaires à la fabrication des chaudrons, depuis le brasage, la soudure, le planage sous les marteaux mécaniques en passant par le décapage. Cette opération était particulièrement insalubre et nocive. Elle consistait à porter à ébullition un chaudron contenant de l'acide sulfurique et de frotter les parois en cuivre à l'aide d'un bâton enroulé de vieilles linges ; ce travail se faisait à l'air libre dans une petite cour car les vapeurs d'acide vous prenaient à la gorge.

Généralement, les plus jeunes étaient affectés à cette corvée. Ils étaient chaussés de bottes et tabliers en caoutchouc et munis de gants de protection. Malgré ces précautions les petites éclaboussures démangeaient la peau et endommageaient les salopettes...

Devant ma détermination et ma bonne volonté, en six mois, mon salaire atteignait un salaire horaire de 13 francs. Quelques jours avant la Saint-Eloi, Roger me signalait que selon la tradition, pour honorer le Saint-Patron des métallurgistes, il était de coutume le 1er décembre d'amener une bouteille d'alcool et de faire trinquer ses camarades. Le jour dit, je vins avec une bouteille et on trinquait dès le début de la journée de travail vers 8 heures du matin. Généralement les libations se terminaient vers midi et ensuite nous allions au café où le Dur avait prévu des sandwiches.

Le café et salon de coiffure «chez Leon» où les ouvriers se rassemblaient se trouvait à deux pas des ateliers, au carrefour du «Nouveau Philippe», le bâtiment a été abattu pour céder la place à la «Station de métro Fontaine». En même temps on a rasé le «château Marc» (qui deviendra la première Maison des Jeunes) pour construire le magasin «Match». Les plus jeunes d'entre nous étaient déjà joyeusement éméchés et tanguaient dans la rue des Crocheux en se dirigeant vers la route de Leernes où se trouvait le troquet. C'était d'ailleurs le but recherché des plus âgés : saouler les plus vulnérables... Après avoir englouti les sandwiches, nous avons bu bières et alcool de manière déraisonnable. A la fin de l'après-midi, j'étais ivre mort. Roger me ramena à la maison en taxi. Je montai dans ma chambre avant de vomir abondamment tout ce que j'avais ingurgité. J'ai travaillé un an durant chez Duro avant que mon père ne me fasse embaucher aux AMS... pour 40 FB (1euro) de l'heure....

Freddy Guidé

DONALD TRUMP, LE DROIT INTERNATIONAL? C'EST QUÈ?

C'est le secrétaire d'Etat, chargé des affaires étrangères des Etats-Unis, Mike Pompeo (pas Trump lui-même) qui l'a annoncé : Après avoir soigneusement étudié le dossier, les implantations israéliennes en Cisjordanie sont parfaitement légales. Notez au passage que l'on ne parle pas ici de colonies mais d'implantations, une tournure de langage qui en dit long. Il y a ainsi 650 000 implantés(?) colons(?) juifs dans ces territoires désormais légaux aux yeux de l'administration américaine.



Une gifle infligée aux Palestiniens qui s'ajoutent aux nombreuses autres. Pour faire belle figure auprès de Netanyahu, Trump a transféré l'ambassade des Etats-Unis de Tel-Aviv à Jérusalem, fermé la représentation palestinienne à Washington, supprimé le programme d'aide humanitaire destiné aux Palestiniens. Faut-il voir dans l'attitude Donald Trump, l'influence grandissante de Jared Kushner, son beau-fils, héraut du sionisme. C'est lui qui est d'ailleurs à l'origine du transfert de l'ambassade des Etats-Unis de Tel-Aviv à Jérusalem.

Ou faut-il y voir un calcul politique pour s'assurer la bienveillance de son électorat évangéliste traditionnel ? Car selon les évangélistes le retour du messie est prévu lorsque les juifs règneront sur l'ensemble du territoire d'Israël. Ces allumés viennent d'ailleurs régulièrement à Tel-Aviv ou Jérusalem manifester leur soutien à l'État d'Israël.

Netanyahu est aux anges car selon la bible, la loi de référence de l'État d'Israël, un texte vieux de 3000 ans, les juifs sont issus de Judée Samarie (actuelle Cisjordanie). On devrait se méfier des auteurs qui n'ont commis qu'un seul best-seller... il est vrai que ce pavé évoque beaucoup de choses : prophètes, Dieu (à de nombreuses reprises), vieillards, meurtres, sexe, fornication... mais nulle part on ne parle de droit international (une invention des goyim) !

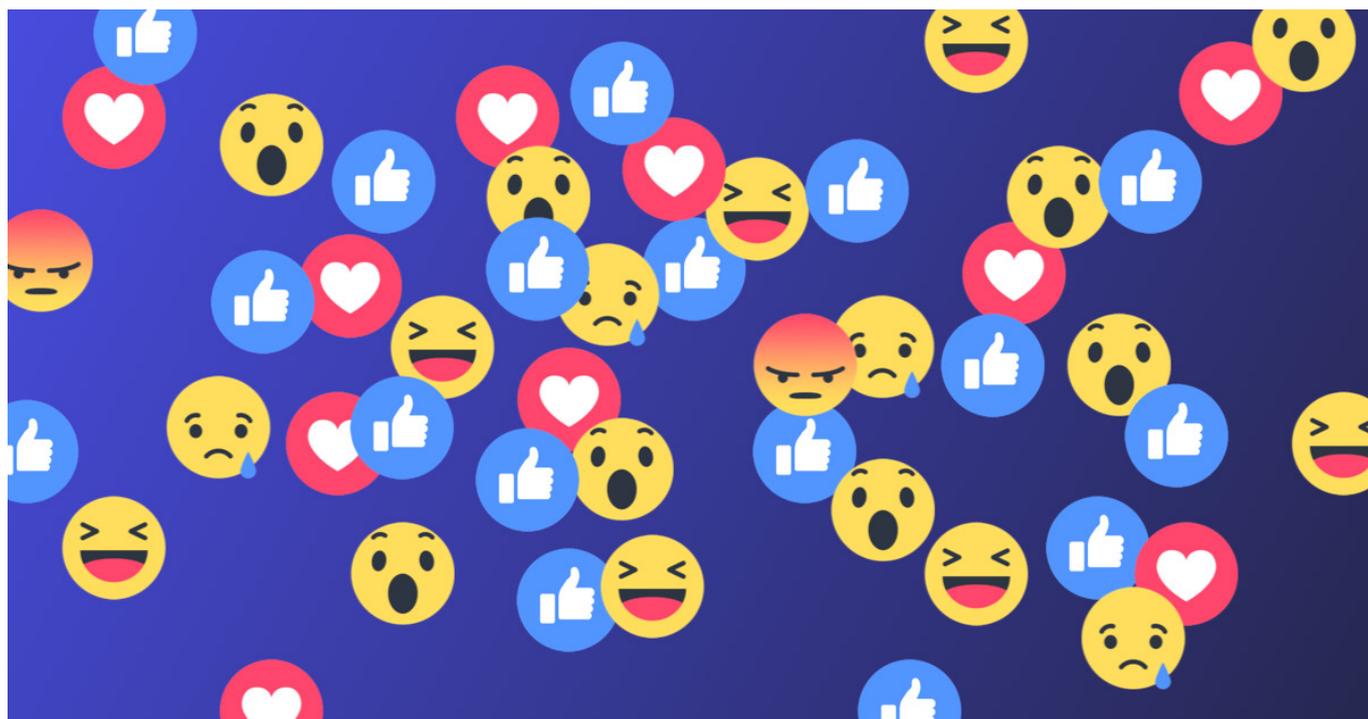
L'opposition démocrate s'est levée comme un seul homme. On voudrait détruire tout ce que Obama a mis en place que l'on ne s'y prendrait pas mieux. La

sénatrice Elizabeth Warren, une des favorites en course pour l'investiture démocrate et farouche adversaire de Donald Trump, a twitté sévèrement : «Ces colonies ne violent pas seulement le droit international, elles rendent la paix plus difficile à réaliser.»

Mais ce qui demeure en travers de la gorge des Israéliens, c'est l'attitude de l'Union européenne. L'Union européenne a en effet réaffirmé sa condamnation de la politique de colonisation israélienne. «La position de l'Union européenne sur la politique de colonisation israélienne dans le territoire palestinien occupé est claire et reste inchangée : toute activité de colonisation est illégale au regard du droit international et compromet la viabilité de la solution à deux Etats et les perspectives d'une paix durable, comme le réaffirme la résolution 2334 du Conseil de sécurité des Nations unies», a déclaré la cheffe de la diplomatie européenne Federica Mogherini dans un communiqué à Bruxelles.

«L'Union européenne demande à Israël de mettre fin à toute activité de colonisation, conformément à ses obligations en tant que puissance occupante», a-t-elle ajouté. «L'Union européenne continuera de soutenir la reprise d'un processus constructif en vue d'une solution négociée prévoyant deux Etats, seul moyen réaliste et viable de réaliser les aspirations légitimes des deux parties», a-t-elle conclu.

Freddy Guidé



FACEBOOK REMPLACE LA SÛRETÉ DE L'ÉTAT

Imagine-t-on fréquenter un kiosque à journaux où ne serait disponible qu'un seul titre, celui qui correspond à ses opinions. C'est pourtant ce que propose Facebook : un univers de confort intellectuel, qui mêle paradoxalement l'absence de confrontation à de différentes idées et la mise en avant de contenus polémiques propres à nous retenir sur ses pages.

Facebook affiche 1,59 milliard de lecteurs. Chaque lecteur est analysé par un algorithme, une intelligence artificielle qui connaît tous nos centres d'intérêts. Il sait par exemple quelle est la dernière page consultée, ce qui la constitue, quel est le destinataire de l'information diffusée. Facebook, c'est une entreprise cotée en bourse. Le patron, Mark Zuckerberg possède une fortune estimée à 70,8 milliards de dollars, huitième fortune mondiale... Outre qu'il possède le puissant réseau social, il détient également WattsApp et Instagram qui drainent pratiquement 5 milliards d'utilisateurs, eux deux.

Nos précieux profils (goûts, opinions, lectures, centres d'intérêts...) sont monnayés au plus offrant par exemple comme Cambridge Analytica, cette agence publicitaire qui, grâce à nos profils, peuvent habille nous fourguer des publicités sur mesure. Pire ces données ont été vendues à l'OTAN

qui connaît nos opinions face à l'Organisation du Traité Atlantique Nord. Donc aujourd'hui, grâce à Facebook, les responsables de l'OTAN savent exactement ce que nous pensons d'eux. Le pire, c'est que les utilisateurs des réseaux sociaux se fliquent eux-mêmes. Dernièrement, une amie pro palestinienne a eu la désagréable surprise de voir se refuser un appel au boycott de produits israéliens issus des colonies juives. Ce n'est guère étonnant quand on sait que Mark Zuckerberg est un sioniste acharné et convaincu...

Au cours de la guerre froide, les troupes américaines



de l'OTAN étaient stationnées à la base de Florennes et ils avaient installé des missiles pointés vers l'Est. Les mouvements de paix, dont je faisais partie, allait manifester chaque dimanche devant la caserne. Un agent de la sûreté nous pistait et nous prenait en photo. En clair, il nous fichait. A l'heure actuelle, ces agents peuvent aller au chômage. Une société privée se charge de leur boulot...

Freddy Guidé

Littérature : « Cyberminimalisme »

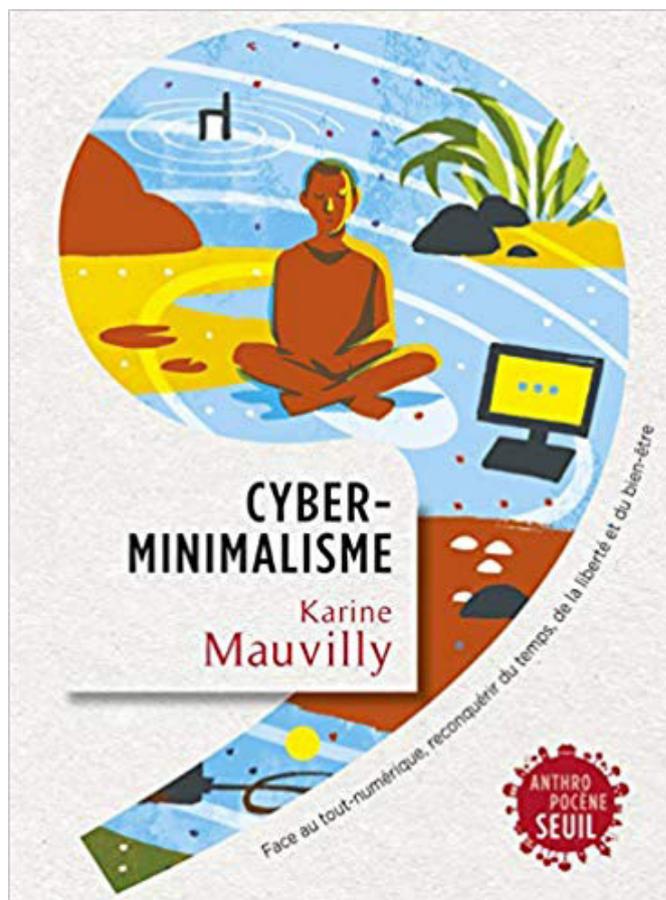
Nous ne sommes pas condamnés à crouler sous les datas et à obéir à des logiciels. Pourtant chacun de nous devrait y réfléchir car notre vie est de plus en plus dépendante des objets connectés que ce soit par le téléphone portable, la tablette, l'ordinateur, smartphones et gadgets en tous genres... Vous pouvez en faire l'expérience tous les jours. Dès la sortie des écoles, les adolescents ne bavardent plus entre eux, non, ils sont tous branchés sur un smartphone consultant dieu sait quoi. Dans les transports en commun, votre voisin ne cause pas, il s'adresse à un inconnu via son portable ou consulte son ordinateur. Près de mon appartement se trouve un square muni de bancs sur lesquels se rassemblent des jeunes gens, filles et garçons. Au lieu de se taquiner ou flirter comme les jeunes de cet âge, chacun consulte son smartphone. Ces quelques exemples montrent à quel point notre volonté ne nous appartient plus mais est entièrement soumise à autrui, celle des logiciels et des algorithmes !

Karine Mauvilly vient d'écrire un ouvrage : «Cyberminimalisme» que j'invite chacun à parcourir. L'auteure a volontairement rangé son smartphone dans un tiroir durant deux ans. Elle a survécu. Elle nous livre son expérience et ses réflexions.

La vie numérisée qui s'impose de plus en plus à nous porte gravement atteinte à l'environnement ; des multinationales high-techs pratiquent le vol de données et la captation d'attention ; nos capacités naturelles d'orientation, de mémoire ou d'empathie sont affectées. Face à ce projet de société digitale peu humaniste, le cyberminimalisme propose une reconquête de notre pouvoir de décision en tant qu'humains et citoyens face aux machines

Au travail, en famille, entre amis, pour nos loisirs ou dans le choix de nos équipements, l'auteure préconise un mode de vie moins numérisé. Le cyberminimalisme n'est pas la cyber abstinence, le

retour à la bougie, c'est une reprise de contrôle,



tantôt par l'évitement numérique, tantôt par la maîtrise informatique. Préparez-vous à acheter du numérique d'occasion, à adopter des logiciels libres, à profiter de la vie sans poster sur les réseaux sociaux, à agrandir votre zone non numérique. Et comme la liberté se construit dès l'enfance : pas de téléphone portable avant 15 ans !

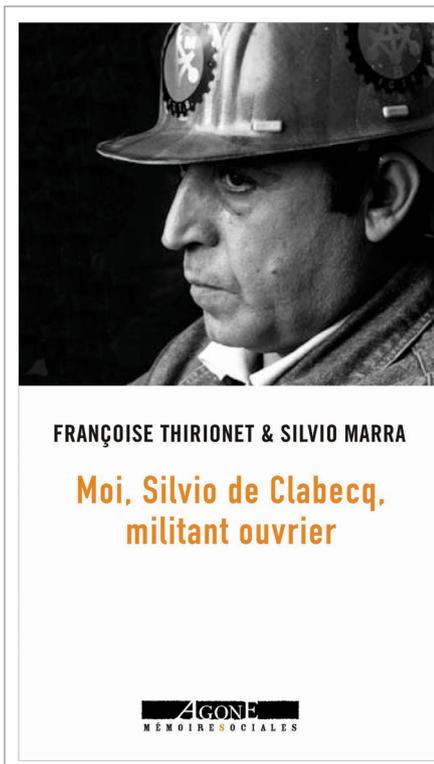
Aux cris de «haro sur le baudet», elle cite Bill Gates him self :

«Nous n'avons pas de téléphone mobile à table quand nous mangeons. Nous n'avons pas donné de téléphone mobile à nos enfants avant qu'ils n'aient atteint l'âge de 14 ans et ils se plaignaient que les autres en aient eu un plus tôt !»

Cyberminimalisme par Karine Mauvilly (Edition du Seuil - 18 euros

Freddy Guidé

ACTIVITÉS MAI 2020



CONFÉRENCE DÉBAT

PRÉSENTATION DE LIVRE

AVEC
FRANÇOISE THIRIONET ET SILVIO MARRA

AUTEURE ET MILITANT OUVRIER

LE 14 MAI 2020 À 19H00

OÙ? MAISON DE LA LAÏCITÉ

5 RUE EMILE VANDERVELDE 6182 SOUVRET

GRATUIT

RENSEIGNEMENTS: 071/30.39.12

UNE ORGANISATION DE PROGRÈS ET CULTURE A.S.B.L EN COLLABORATION AVEC LA MAISON DE LA LAÏCITÉ ET LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES



Editeur responsable, Robert Tongre 071/30.39.12

Atelier DIY
Ou l'art du faire soi même!

Le 23 mai 2020 à 13h30

Le transfert d'image...



Une organisation de l'a.s.b.l Le Progrès, avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Editeur responsable, Robert Tongre 071/30.39.12

Inscription obligatoire
Par téléphone: 071/30.39.12
Prix: 4 euro

Exstulal
Rue de Montigny, 31 r
6000 Charleroi

EN ESPÉRANT QUE LE CONFINEMENT SOIT DERRIÈRE NOUS...

Conférence/débat: «Moi, Silvio de Clabecq, militant ouvrier»

Lors de cette soirée, nous aurons le plaisir de recevoir l'auteure Françoise Thirionet ainsi que le personnage principal de cet ouvrage, Silvio Marra.

« Ce livre, retrace la lutte des travailleurs des forges de Clabecq contre la fermeture, leur combat acharné pour préserver leur outil et leurs emplois.

C'est l'histoire d'hommes qui ont tenté d'établir un contre-pouvoir ouvrier au sein de l'usine. Des hommes qui ont envisagé de nouveaux modes d'organisation de la société. Une histoire dont le fil conducteur est l'évolution de la pensée des travailleurs: privilégier les acquis culturels plutôt que les acquis économiques; mettre en valeur les capacités de chacun; remettre en cause des autorités hiérarchiques; enfin, éradiquer les pratiques discriminatoires et racistes. Cette aventure collective et humaine témoigne d'une inventivité, d'une volonté d'émancipation et d'une démocratie ouvrière tout à fait singulières et jubilatoires, unique dans l'histoire sociale belge de l'après guerre. »

Françoise Thirionet

Atelier diy 4 :transfert d'images

pour l'occasion nous emménageons dans le labo/ studio/salle d'expo carolo Exstulab.

Au programme, transfert d'image sur bois.

Nos ateliers, trimestriels, ont pour but de vous apprendre au fil du temps, différentes techniques vous permettant de réaliser les choses par vous même tout en travaillant votre créativité.

L'inscription (4euros) est, comme toujours, obligatoire: aurelie@acjj.be